LOADING ROOMS
Justine Lextrait

Justine Lextrait

Loading rooms

lundimatin

« Aucune orgie possible si je dois me lever à 8 h pour aller au bureau. Si c›est une orgie, elle doit abolir le temps et si le temps est aboli, je n›ai pas à me lever tôt pour aller travailler. »

25 avril 1961, Journaux, Pizarnik

« Écrire des lettres, c'est se mettre nu devant les fantômes ; ils attendent ce moment avidement. Les baisers écrits ne parviennent pas à destination, les fantômes les boivent en route. »

Début avril 1922, Journaux*, Kafka*

Nous sommes 11 dans ma chambre. Personne ne frappe avant d'entrer.

Nous sommes 263 dans ma chambre. Une poignée de tokens auréolent mes tétons d'un menu douteux : coca hot-dog au petit-déjeuner, ton prénom tatoué au ketchup. Un pied sur la pédale, le fil dans le trou, une hallucination sexuelle se greffe sur une chute de laine bleue froufrou. Fabuler, faire des ourlets, du copier-coller, mixer au rythme de la machine, car les matières m'emportent là où les vêtements ne donnent plus forme aux corps. L'espace entre la chanson, tes lèvres en simultané avec le texte du karaoké – *poetry sucks your sex until it gets blue* – se compose de lettres pulpeuses en attente de voix pour te remplir à ras bord, vibrations dans la poche du jeans, balades cyber liquoreuses, oui, zoner dans les google docs, une centaine de fenêtres ouvertes. Dans les aéroports, les leggings léopards provoquent des bugs dans le scanner corporel à ondes millimétriques. Mardi, les menstruations ont remplacé le pétrole. Écraser un clavier d'ordinateur à coup de talons aiguilles, des pneus de range rover roulent sur des pastèques, crash d'avion en papier dans une flaque de boue. SCANDALES ET SIESTES. En janvier, j'ai gagné trois mille euros et de février à juin, quarante euros, avec une vitesse de frappe de quatre-vingt-dix-neuf mots par minute. Quand je n'ai pas de fil, je suis la mite dans les manches du pull, j'enlève ce qui dépasse avec des dents de chienne et je porte de l'attention aux étiquettes qui se ventousent en bas de la nuque. Car mon plus gros défaut (la poésie) est de confondre une vraie fourrure avec un doudou crocodile.

Nous sommes 69 dans ma chambre. Je me copie colle à ton corps. Sans même le toucher, ton corps entre dans mon corps. Je te capture d'écran. Un fragment de corps en mauvaise résolution. Chaque geste, le pixel d'une image volée, qui à son tour, reprend son envol. Je suis la copie d'un corps en mouvement. Je laisse des traces dans des endroits où je ne suis jamais allée.

Nous sommes 177 dans ma chambre et je parcours cent kilomètres. Car je cligne des yeux environ cent mille fois par jour. Je parcours cent kilomètres avec mes paupières. Curieuse du clic, je cligne des yeux. Un déclic qui provoque en moi une révolution joujou. Parfois rien du tout. Des fesses moulées dans un jean taille haute zip sur le sillon (REJETER LA MODERNITÉ) ou pantalon taille basse string qui dépasse (EMBRASSER LA TRADITION). Rendez-vous chez l'hypnothérapeute dentaire à quinze heures trente. La voisine joue du piano. Un décolleté posé sur la table, une improvisation facile pour flûte de peau. Deux appels manqués. Il fait si beau aujourd'hui. Je jouis d'une fragmentation. Du réel, du réel. Encore du réel, tout sucer. Je clique et je cligne et rien n'est calculé. Je clique et je cligne, prête à changer de direction à chaque corps. Et plus je clique, moins je comprends. Les pseudonymes défilent de plus en plus vite et je ne peux distinguer les personnes qui partent de celles qui restent. Parfois, ne pas comprendre, c'est ok.

Nous sommes 72 dans ma chambre. Notice 1 : Huître Violette (1111 tokens). Notice 2 : Daddy Druide (2222 tokens). Notice 3 : Fleur de Sperme (3333 tokens). Notice 4 : Bucheronne Musclée (4444 tokens). Notice 5 : Sultana Sauvage (5555 tokens). Notice 6 : Plaisir Perlée (9999 tokens). Notice : love vite et viens doucement (1000 tokens). Notice : s'il-te-plaît (2000 tokens). Notice : t'es qui, toi ? (absence de tokens).

Nous sommes 51 dans ma chambre. Je me connecte. Bienvenue aux différents niveaux de vibrations (de : super soft à : ultra high). Les commandes spéciales disponibles sont : glousser plutôt que grandir, l'heure granite, dopamine sur domination, troquer la paresse contre un petit-déjeuner, fumée de cigarette et simulation de cigales.

Nous sommes 112 dans ma chambre. Je ne connais pas grand-chose de toi. Enfin si, je sais que tu aimes les raisins secs Sultana. Et ce n'est pas grand-chose, les raisins secs, Sultana. Mais c'est peut-être assez pour te connaître et t'aimer. Car la plupart des gens ne mangent pas les raisins dans les mix cocktails de fruits secs. Alors, je t'imagine en fin de soirée, grappiller le fond des bols, des êtres délaissés par les âmes noix de cajou. Ce sentiment que tu fais sécher sur ma poitrine. Fripée, dentelle, juteuse : Sultana. Et cette image me cajole. Car oui, moi aussi, j'ai envie qu'on me ramasse au fond du bol.

Nous sommes 56 dans ma chambre. Mon menu (en tokens) : je t'aime (30) message privé (20) fessée (40) flasher (30) miauler (45) aboyer (52) compliment (60) sourire (10) bisou (11) dénuder les épaules (11) pudeur innée (200) ta chanson dans ma chambre (140) sextoy (300) adoration (300) humiliation (301) toi et moi en privée (2000).

Nous sommes 38 dans ma chambre. Les roses sont rouges. Les membres du fan-club sont verts. Les bleus possèdent des tokens. Les oranges dépensent leurs tokens. Les gris n'ont pas d'argent. Je suis baby. Tu es une caméra.

Nous sommes 192 dans ma chambre. J'ai un fan, Little Dick. Une chanson déployée dans le vent avec un foulard style Hermès. Petits chevaux froissés dans le cou. Je cendre dans ton regard whisky qui m'aspire en lapées infinies. Little Dick, tu as le crâne rasé et des épingles à cheveux sur le bout des doigts. Little Dick, tu fais de la politique avec les yeux. Les lames de la tondeuse traversent chacun de tes gestes, peut-être parce que tu es militaire, démocrate, et que tu deviens étrangement sexy. Toi aussi, tu passes tes journées à accepter ou refuser des demandes dans des dossiers sur ton bureau d'ordinateur, posé sur une table bancale. Grand étrier, un jour, sans faire exprès, je t'ai marché dessus. J'ai laissé des traces de semelle sur ta chair pixelisée. Un peu partout dans la ville. Et tu as loupé l'élection de ton vrai visage. Car les affiches se décollent sous la pluie de princesses. Les promesses tombent par terre et font des loopings sur le trottoir, Little Dick. Et moi, je ne ramasse pas les boules de papier. Je retouche tes yeux flashés avec un programme laminé.

Nous sommes 30 dans ma chambre. J'ai deux vitesses pour répondre aux demandes : seize secondes ou jamais. Être facilement accessible ne veut pas dire que je peux aimer facilement.

Nous sommes 227 dans ma chambre. Les jambes tirées du lit par un klaxon dans un lieu d'aboiement personnalisé. J'habite une maison de poupées XXL abandonnée dans un sale état par des adultes vérifiés qui projettent des listes de choses à faire sur des cloisons multi-usages anxieuses de se figer. Un sacré projet spatial ! Et avant, tu pouvais détourner une jambe et mordiller la botte de pluie à étoiles décontractées et dire : je fais une promenade sur la pointe des lèvres en fin de journée. Aujourd'hui, les chaussures sont alignées dans l'entrée selon tes chakras. Les bijoux sont accrochés avec des clous comme un paysage qui se détache d'une idée que tu portes. Je peux baiser ton mètre carré si la réalité devient ton rêve plié à quatre pattes. Tu traverses la poussière une fois le plafond atteint. Et je postillonne des envies de perles dissociées par de la salive sans fil. Les bottes de poupée ne rentrent plus que sur mes doigts. Les étoiles sont ailleurs. Pour regarder le ciel, il suffit de lever la tête. Le soleil irradie l'horizon et la mer bitche en mode sombre. Le ciel n'est nulle part ailleurs que hors du ciel. Les visages ne sont nulle part ailleurs que hors des visages. L'imagination est proportionnelle au corps que je m'en suis fait et qui n'est pas le mien.

Nous sommes 30 dans ma chambre et je ne brade pas mon sexe. Je vends du temps réel. Le temps, tu ne peux pas le toucher. Mon corps non plus.

Nous sommes 80 dans ma chambre. Je vais m'acheter un nouveau drap. Un drap poilu, comment ça s'appelle ? Ce n'est pas un plaid, non, c'est trop petit. Je n'ai pas fait caca aujourd'hui. Je vais partir sur du bleu alcalin. Du 160 x 200. Ça m'excite le satin. Il y a plein de gens qui me regardent en train de choisir des draps. Je vais opter pour du gris classique. Il y a plein d'options, mais elles sont dégueulasses.

Nous sommes 81 dans ma chambre. Tu es l'une des personnes les plus merveilleuses que je n'ai jamais rencontrée. Rodrigo sort de la chambre. Es-tu nue sous tes vêtements ? Je ne comprends pas. Rodrigo est jaloux. Accepte la sensation des jambes en cristaux liquides. Je ne sais pas. Dune de Lait tipe un token pour tomber amoureuse. Guerrière en Grève entre. J'adorerais m'asseoir sur tes dents de confiserie. Dactylographe Nocturne ferme les rideaux. Il fait nuit souvent, en ce moment.

Nous sommes 203 dans ma chambre. La question « ça va » se décharge lentement. Oui, ça va. Non, ça ne va pas. Si je dis peut-être, ça veut dire que je ne suis pas sûre. Et non, je ne suis sûre de rien. Même si j'ai l'air de l'être, une femme. Oui, tout va toujours bien. Et non, rien ne va. Beauté 2000, comment ça pourrait aller ? Le monde me suicide. Je m'en fous d'être belle ou moche. Quand je suis belle, c'est parce que je pourrais être moche. J'ai horreur des données subjectives qui sont basées sur des détecteurs précis. Toi aussi, des fois, tu as des pensées fascistes ? Si on répète aux petites filles qu'elles sont belles, c'est pour que le doute disparaisse. Mais la beauté est une condition sans substance concrète et son algorithme, une ruse qui prend l'escalator, même à contresens. Si seulement je pouvais recouvrir les caméras de surveillance avec des foulards de soie. La beauté ne serait plus la lutte du siècle. J'irais faire une sieste. Mais oui, oui, ça va. J'ai cuisiné des restes et demain, je mangerai les restes des restes. Je vais tenir longtemps, une année peut-être, avec les restes d'hier.

Nous sommes 30 dans ma chambre. Tu veux que je t'appelle par ton prénom ou baby ? Les deux. Tu n'as pas de préférences ? Si, je préfère les deux.

Nous sommes 121 dans ma chambre et je twerke sur tout. Avec la mâchoire. Sur le siphon de la baignoire. Entre le micro-onde et les plantes aux feuilles trouées. Twerker l'eau et le feu. La petite apocalypse, mon cul. Twerker l'électricité. J'écrase tes angoisses avec mon cul. Tu dis s'il te plaît. Ce qui me plairait, c'est que le monde vibre et soit ébranlé. Pour de bon. Tu es sur le point de jouir. Mon cul est trop gros pour tes petits problèmes de merde. Twerker la coupure de courant. Twerker l'ascenseur bloqué au rez-de-chaussée. Tout aurait été plus simple si le destin m'avait enculé avec une brosse à dents et était parti en disant : je n'aime pas ton dentifrice.

Nous sommes 33 dans ma chambre. AIDEZ-MOI ou AIMEZ-MOI, tu préfères quoi ? AU SECOURS ou JE T'AIME, tu préfères quoi ? SUCE MA QUEUE ou SAUVE QUI PEUT, tu préfères quoi ?

Nous sommes 108 dans ma chambre. Enfiler la lingerie sauvegardée sur la bordure en broderie élastique. Supplie-moi et envoie (50). Fermer la ceinture jalouse jusqu'à ce que maîtresse te dise oui. Supplie-moi et envoie (50). Au bord – une vingtaine de fois – puis jouir au travers la mousseline diaphane. Supplie-moi et envoie (55). Écrire sur le corps, maîtresse choisit le mot : COCK + ton prénom. Supplie-moi et envoie (60). Liaison impertinente avec des talkies-walkies au restaurant. Supplie-moi et envoie (69). Raser la moustache poivre et sel. Supplie-moi et envoie (50). Taquiner mon vagin. Supplie-moi et envoie (100). Baiser avec un gode façon rivière rapide. Supplie-moi et envoie (300).

Nous sommes 316 dans ma chambre. J'ai fait les courses hier. Des petit-pois, des éclairs à la pistache, du pain de mie, un savon sans parfum, de la sauce tomate. Ce n'est pas simple de refaire le panier pour toi. Des betteraves, des nuggets. Je suis fatigué. Il y a un lien entre les raviolis et la nostalgie. Je ressens un truc fourré à l'intérieur qui gonfle à la surface de mes yeux. Viens sur mes genoux, mon caniche chéri. Caniche pour vieux. J'aime tous les Daddy maintenant. Je vais me taper tous les Daddy. Avec les vieux, c'est l'ouverture du bal. Les gens de mon âge, je leur fais peur. Il est cinq heures du matin. Je bloque tout le monde. En vrai, ça m'occupe. Je suis à fond dans mon travail. Bon venez, je vous attends. Je vais péter. Ou tout faire péter. Je suis dans la meilleure chambre, car la probabilité que j'explose est plus élevée que les autres. C'est Daddy intérieur qui parle. Salut personne anonyme, merci d'avoir tipé mon sexe, car je suis une comète non-héréditaire. Mon

sexe est petit parce qu'il fait froid. Ce n'est pas un clito, ni une bite. C'est un sexe. Je veux que les fées existent. Je n'arrive pas à me faire pousser des ailes musclées. Il y a des corps en tablettes de chocolat qui plaquent tout du jour au lendemain, la salle de sport contre des kilomètres de sucre, et la balle rebondit sur leur torse, encore et toujours. Je ne prends pas de poids. Pourtant, je gobe des conneries à longueur de journée. La semaine dernière, j'ai fait une overdose de coca. C'est problématique. Tout est problématique. Même le mot problématique est problématique. Le monde réel est rond comme un bonbon réglisse et une fois déplié, ce n'est qu'une ligne toute plate. Je raconte n'importe quoi pour prouver que je suis encore là.

Nous sommes 57 dans ma chambre. Tipe moi cinq tokens et je te fais un bisou. Je me gratte le nez, je reçois dix tokens. J'éternue, je reçois vingt tokens. J'aspire le fond du verre avec une paille, je reçois trente tokens. Je montre mon cul, je ne reçois rien du tout. Ok, bye. Bisou, c'était gratuit.

Nous sommes 21 dans ma chambre. Doute plus de rien. Car je veux te donner une seconde habitude (2000 tokens restants).

Nous sommes 148 dans ma chambre. Je voudrais dire un truc réversible comme une veste, être l'ourlet du pantalon enroulé deux fois pour ouvrir tes chevilles, la bretelle qui tombe et fait chanter tes épaules. Si on mâche le même chewing-gum, on finira par dire la même chose au même moment et ce sera une manière de s'embrasser.

Si on marche sur le même chewing-gum, on se copie colle dans la matrice des espionnes amoureuses. Je me réfugie au plus proche des superstitions : je t'aime, un peu, beaucoup. Je ne sais pas comment flirter. Les pétales s'effeuillent entre tes doigts. L'excitation est une rumeur – le pistil dans le fond des yeux – jusqu'à ce qu'elle vive dans le corps. Si je ne suis pas complimentée, le manque sera inévitable et je finirai par m'injecter du Botox. Juste pour ressentir quelque chose. Je veux seulement que mes lèvres existent.

Nous sommes 78 dans ma chambre. Un shot de rhum au petit-déjeuner, c'est que dalle. Une petite balade dans le parc quoi. Je pourrais avaler la bouteille entière. Et être bien. Je veux me perdre dans une forêt. Que la sève soit dans mon sang. Comme le diable est dans mon sexe. Si seulement ma tristesse durait trois minutes. Je l'écouterai en boucle. Pour comprendre d'où elle vient. Sûrement pas d'une fellation. Je ne peux pas vivre sobre.

Nous sommes 42 dans ma chambre. La chambre a changé de sujet. Objectif : « Trésor avalé : squirter dans le jardin, sieste l'après-midi. Envie de dévaler la poudreuse orange sanguine avec les gants qui rappellent le revêtement des doigts pulpeux. »

Nous sommes 392 dans ma chambre. Il y a une émotion à laquelle je pense souvent. Et à laquelle j'aimerais penser encore plus. Dès que je pense à elle, j'ai peur qu'elle quitte mon corps. Parce que l'émotion n'aime pas que je pense trop à elle. Un soir, l'émotion a fait ses valises, elle est partie. Sans dire ni l'endroit, ni la durée. Elle pourrait tenir une main qui a perdu son gant sur le trottoir. Elle pourrait surgir d'un endroit devant lequel je passe tous les jours. Peut-être que l'émotion m'espionne secrètement. Depuis que l'émotion m'a quittée, je peine à ne plus penser à elle. Et plus je m'accroche à sa forme, moins l'émotion viendra. J'aimerais que les choses soient autrement. Mais l'émotion n'aime pas les ondes, ni les invitations. Cette émotion est intrusive et n'aime pas se faire apprivoiser. Moi, au contraire, j'aime être apprivoisée. Je veux qu'un coup de soleil se forme autour de la main posée sur mon ventre. Je voudrais écrire cette émotion sans nom. Je pourrais l'appeler tristesse, dégoût, joie ou surprise, elle ne se retournerait pas. Je pourrais l'appeler salope, pétasse, sexe à sequins, elle ne se revêtirait pas. Un succube sexy pour le plaisir simple d'une conversation. Tu es bien sur la boîte vocale d'un ange. Pour contacter ton petit démon, retape le numéro à l'envers et ajoute la circonférence de ton anus, multipliée par huit dans ce rêve nylon. Peut-être que l'émotion messagère me ment depuis le début. Mais cette émotion semble être tout ce que je n'ai jamais connu. Au fond, je ne sais pas si cette émotion existe. Ni si je l'ai déjà ressentie. Ma poitrine se confond presque entièrement à cette émotion. Peut-être que l'émotion est un rythme qui n'est pas exactement un rythme. J'ai essayé de la dire encore et encore et c'est une autre

émotion qui est venue à moi, une émotion qui portait le nom de malentendu et un chemisier déboutonné. Sur son décolleté, j'ai suivi le mouvement de l'émotion vouée à être perdue, celle que je cherchais pour me perdre. Entre les grains de beauté, j'ai tracé des lignes avec les yeux, jusqu'à ne plus rien voir. Dans l'obscurité, je n'ai rien démêlé du tout. Je me suis allongée sur l'herbe humide et j'ai écouté le gribouillis qui fait battre un cœur que je n'entends plus.

Nous sommes 16 dans ma chambre. J'ai manqué ton appel, car tu me manquais encore plus.